

**L'inspiration de l'écrivain : le peintre
Cézanne vu par Charles Juliet et Marie-Hélène Lafon**

Charles Juliet, *Cézanne*, P.O.L., 2023.

Quand on entretient un rapport faux avec les êtres, les choses et le monde, la pensée qui en résulte est obligatoirement erronée. Cézanne a compris un jour que la sensation était à l'origine de sa réflexion et de son geste, et on peut dire qu'il a eu l'obsession de voir juste, de sentir juste, de penser juste. Il en a d'ailleurs parlé à plusieurs reprises.

Voir juste, c'est porter sur les choses un regard dénudé, un regard qui les dépouille du mot qui les désigne, un regard qui les observe comme s'il ne les avait jamais vues.

Sentir juste, c'est accueillir passivement la réalité, l'accueillir sans a priori, c'est la laisser pénétrer son intimité et y imprimer sa marque.

Penser juste, c'est développer une réflexion qui soit dans le droit fil de la sensation éprouvée. C'est aussi, après avoir capté l'émotion qui est née, chercher les moyens qui sauront la convertir en lui donnant formes et couleurs.

Cézanne portait la plus grande attention à ce qui survenait en lui, à des impressions subtiles, enfouies, fugaces, à des mouvements, des pensées, des rêveries, des intuitions qui, transposées, allaient nourrir sa toile. (p. 21-22)

En devenant attentif à ce qui naissait puis se développait en vous – sensations, perceptions, émotions diverses, états si complexes qu'ils ne peuvent être nommés... - il est certain que vous avez été contraint d'entreprendre un voyage en vous-même. Si vous me le permettez, j'aimerais m'attarder quelque peu sur ces problèmes.

Quand votre regard se porte sur un objet, comment le voit-il ? Plusieurs facteurs – peur, désir, avidité, projections diverses ... peuvent intervenir pour modifier l'image qu'il en reçoit. A celui-ci succède la sensation, laquelle naît à l'ultime de l'être, là où foisonnent les constituants de notre personnalité. Mais une question surgit : cette image-sensation est-elle dans un rapport de justesse, de fidélité, d'exactitude relativement à l'objet qui l'a suscitée ? Ou se trouve-t-elle comme gauchie, déjetée, mensongère ? En ce cas, comment prendre conscience de cette sorte de non concordance entre l'objet vu et la sensation qui lui est liée ? p. 44-45.

A la fin de votre vie, vous avez peint et dessiné la montagne Sainte-Victoire une soixantaine de fois. Les toiles de cette époque et qui ont cette montagne pour motif sont les œuvres qui m'émeuvent et me parlent le plus.

L'ampleur du panorama. Les arbres, le déroulement des champs, les collines. Puis cette masse rocheuse qui là-bas, au loin, monte dans le ciel, symbole de puissance, de pérennité, d'élévation. Le sentiment d'une naissance, d'une apparition, dû à la fraîcheur du regard qui s'est posé sur ce paysage. Et aussi, une sensation d'immensité, d'éternité. La nature est là, telle que notre regard peut la découvrir, mais discrètement transfigurée, et affranchi de ses liens par ce qui l'a saisi, l'être voyage hors du temps, dans l'illimité. (p. 64)

Lorsque vous aviez quarante-sept ans, Zola, votre ami d'enfance, a publié *L'Œuvre*. Connaissait-il seulement votre travail ? Dans les mois qui avaient précédé la rédaction de son roman, avait-il eu des échanges avec vous ? Je ne le pense pas. Il n'empêche qu'il s'est inspiré de vous pour créer Claude Lantier, ce peintre dont il raconte l'histoire. Un peintre empêtré dans ses doutes, et qui, allant d'échec en échec, finit par se pendre. Telle était donc l'image qu'il se faisait de vous. De même, alors que vous aviez passé la cinquantaine, un de vos amis d'enfance, dans une lettre adressée à cet écrivain, parle de vous comme d'un pauvre bougre, dont il n'y avait rien à attendre. Certes, à la fin de votre vie, des peintres et de jeunes écrivains ont manifesté de l'intérêt pour votre travail. Mais il était trop tard. La plus grande partie du parcours avait été accomplie. (...)

Combien nous sommes peu attentifs. Ceux que nous fréquentons et que nous croyons connaître, nous ne les connaissons pas. Enfermés dans notre histoire, prisonniers de nos problèmes, nous sommes sourds et aveugles, incapables de nous arrêter à celui que nous rencontrons. (p. 72-73).

Marie-Hélène Lafon, Cézanne - *Des toits rouges sur la mer bleue*, Flammarion, 2023

Je vais au paysage tous les jours, Cézanne père l'écrit encore à Cézanne fils le 22 septembre 1906, un mois avant sa mort.

J'appelle paysage le corps des pays et aller au paysage, quand on s'appelle Paul Cézanne, c'est aller au corps-à-corps, engager tout le corps, toute la viande, pour de vrai, éperdument, à corps perdu. Perdre, trouver, chercher, on est à l'épicentre, on cherche la peinture, dans la lumière et dans le vent, dans le chatolement des choses et dans leur fourbi, on est assailli, on est traversé, le monde est indémêlable, inextricable, c'est un taillis, une broussaille charnue et insolente couchée sous le ciel. Le monde est hirsute, il est offert, il se refuse, il galope, il s'écartèle, il suinte, il sue, il renâcle. On le prend comme il est, on n'a pas le choix, on s'appelle Paul Cézanne et on va tout réinventer.

Dès les années 1860, il le fait, il y va ; il vient d'avoir vingt ans et il commence, il y prend goût, il se harnache, c'est tout un barda, ça doit peser sur le dos, tirer sur les épaules et la nuque. Il y faut la santé, le jus, la force longue, le désir et la ténacité. (...)

A la fin de sa vie, en dépit des empêchements de la maladie, il y va, encore et toujours, il s'y transporte, on le transporte, il est transporté, il est nourri, il est émerveillé, le paysage est inépuisable, les bords de l'Arc sont inépuisables et toujours recommencés. Il y a pour toujours matière à peinture dans ce que la lumière, le vent, les saisons font au paysage et il l'écrit à son fils le 8 septembre 1906, avec un appétit, un désir, un allant intacts, en dépit du corps qui dévisse. « Ici, au bord de la rivière, les motifs se multiplient, le même sujet vu sous un angle différent offre un sujet d'étude du plus puissant intérêt, et si varié que je crois que je pourrais m'occuper pendant des mois sans changer de place en m'inclinant tantôt plus à droite, tantôt plus à gauche. »

Il y a les bords de l'Arc ; il y eut une rivière dans la vie de Cézanne, des enfances aux derniers jours. Il y a le constant miracle des irrémédiables et lancinants sous-bois verts et bleus et la plaie vive des carrières. Il y a aussi et enfin la Sainte-Victoire, au moins mille fois la Sainte-Victoire, sainte et carabinée, en majesté et en puissance. Sa carcasse immémoriale est antédiluvienne, son échine longue est plissée, ses contreforts trapus. Son mufler, sa croupe, ses flancs, ses plis, ses replis et ses fentes, ses blancs et ses gris épuisent l'horizon. Elle est massive, elle est aérienne, elle est impérieuse et tient le pays d'Aix sous sa coupe. Elle hausse le ton, elle est en colère, elle n'est pas aimable, ni agreste ni champêtre, ni pittoresque ; elle est comme elle est, sans ambages, sans chichis ni fioritures. La Sainte-Victoire est une érection géologique, elle est dardée, elle s'enfonçait et, parfois, le ciel lui résiste. Il se cabre, elle aussi, et ça devient épique, on ne sait plus où la montagne commence ni où le ciel finit, ça s'empoigne sévèrement, ça se renverse, ça s'éreinte dans les gris, dans les verts, et les arbres, les bois, tout le reste du paysage halète et fait ce qu'il peut. Elle borne le monde, elle est définitive et elle est impavide. On ne s'y frotte que rarement, on n'y va pas ou on y va peu, avec les Solari, parfois, père et fils, mais on ne donne pas dans l'excursion régulière, ni dans l'escalade invétérée. On n'est pas promeneur, on n'est pas amateur, c'est une passion de chaque jour ; on caresse la Sainte et on la fouille, de loin, on la mange des yeux, de loin. On garde ses distances et elle aussi, qui vous toise et vous tient à bout de regard. Si on y allait, si on y était, si on s'enfonçait en elle, dans la joie des sentiers, si on grimpeait, si on escaladait, on ne la verrait plus, on n'y verrait plus rien, on serait dévoré, englouti dans le ventre de la baleine, on serait perdu pour la peinture et pour la vie. (p. 109-111)